

Ne pouvant croire à tant de bonheur, le jeune homme se confondit en remerciements et regagna sa place, après avoir, à son tour, parlé au domestique.

II

À la fin de la séance, celui-ci s'approcha de Rosita et lui remit une splendide corbeille de roses ; sur la carte qui s'y trouvait piquée, elle lut ces mots :

« Le comte de Marville prie mademoiselle Rosario d'accepter ce faible témoignage de son repentir et de sa reconnaissance. »

Depuis, elle le revit souvent. Ils se retrouvèrent à Paris, puis à Nice, en hiver. Ils se rencontraient presque chaque jour à la promenade. Le père de Rosita encourageait le jeune homme, liait volontiers conversation avec lui, l'invitait parfois à quelque excursion en mer.

À mesure qu'ils faisaient plus ample connaissance, l'amour mutuel des jeunes gens allait croissant, et, un beau jour, Rosita se trouva fiancée au comte de Marville.

Le mariage se fit bientôt après.

L'artiste s'était engagée envers son mari à ne plus jouer en public. Elle avait promis cela légèrement, avec l'insouciance de son âge, ne pensant qu'au bonheur d'être la femme de celui qu'elle aimait, et, faut-il le dire ? au plaisir d'être grande dame et habiter Paris. Mais les premières semaines passées, quel vide dans son existence ! Elle ne travaillait plus. À quoi bon ? puisque jamais plus elle ne donnerait de concerts. Était-ce possible ? Quoi ! c'était fini des applaudissements, fini des fleurs et des sourires ! Aucun journal ne parlerait plus d'elle ! On l'oublierait !

— Eh ! qu'importe ! se dit-elle d'abord ; on ne saurait avoir tous les bonheurs ensemble. J'aime mon mari ; il m'aime. Me faut-il autre chose ?

Mais elle ne put se payer longtemps de ce raisonnement. La passion n'est pas éternelle. Quand son grand amour se fut calmé, elle devint plus clairvoyante, et, dès lors, à chaque pas, elle trouva une déception. Elle comprit combien la influence de leurs éducations, diamétralement opposées, se faisait sentir. Ils n'avaient pas une idée, pas une opinion communes. La spontanéité, les enthousiasmes de l'artiste faisaient hausser les épaules au mondain blasé. Un jour qu'elle laissa deviner sa tristesse, il faillit s'emporter.

— C'était insensé de regretter cette vie de bohème ! De quoi se plaignait-elle ? N'avait-elle pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ? N'était-elle pas la comtesse de Marville ?

Elle ne répondit pas. Qu'eût-elle pu dire ? Elle devait tenir sa promesse, supporter le poids des chaînes qu'elle même avait rivées. Mais elle se rendit compte alors de l'immense sacrifice qui s'était accompli.

Ce qui fut peut-être son plus grand supplice, ce fut l'ennui, l'ennui mortel qui la suivait partout. Ses journées se traînaient, interminables. Pour les remplir, elle se fatiguait à battre pavé, à courir les magasins ; elle achetait des choses dont elle n'avait nulle envie ; elle allait au Bois, baignant au fond de son landau, se demandant comment faisaient les autres femmes pour s'accommoder de cette éternelle oisiveté.

Pourtant, sa beauté faisait retourner toutes les têtes sur son passage. De bouche en bouche courait son nom, — ses noms ; et celui de Rosita Rosario excitait certes un intérêt bien plus vif que celui de comtesse de Marville, si noble qu'il fût. On la suivait des yeux, tandis qu'elle passait indifférente, se souciant à peine de ces succès mondains. Elle avait connu d'autres triomphes, et, ceux-là, jamais elle ne les retrouverait.

Pour lui complaire, son mari prit une loge à l'Opéra.

La première fois qu'ils y allèrent, leur entrée fit sensation. La jeune femme était joyeuse et animée, ce soir-là, heureuse de sortir, de se distraire, et, surtout, d'entendre la musique. Mais quand éclata, après le grand air du ténor, ce bruit de mains gantées frappant l'une contre l'autre, ce bruit de grêle que font les applaudissements, et qu'elle connaissait si bien, elle se sentit remuée

jusqu'au fond du cœur. Les sanglots l'étouffèrent ; elle dut se retirer dans le salon de la loge, où le comte, effaré, s'efforça de la consoler, sans comprendre au juste pourquoi elle pleurait.

Plusieurs fois, elle dut lutter ainsi contre les larmes : puis, l'habitude vint, elle resta impassible désormais ; mais longtemps elle ne put tirer son violon de l'étui sans avoir un accès de désespoir.

Elle eut un autre chagrin encore, — d'amour-propre, celui-là. Les grandes familles que fréquentait son mari ne voulurent pas la recevoir, parce qu'elle n'était pas « née », et, surtout, parce qu'elle avait été artiste. Peu à peu, cependant,

COMME IL PARLE



I

Jacob. — Que de pagnes, Isaac, c'est ridicule.

Isaac. — Avaires ! c'est être bour les avaires ; tix vois bour une che fends une pague quand che beux lier une gonferzation afec un monsieur.

Jacob. — Mais, doudes des bierres sont en tetans.

Isaac. — ... Pacille, che barle bas gomme zu. . .



II

— Che barle gomme zezi. . .

sa distinction, son air de reine et sa beauté aidant, les portes fermées jusqu'alors s'ouvrirent devant elle, et, deux ou trois ans après son mariage, elle devint vraiment la comtesse de Marville, occupant la situation qui convenait à son rang, éveillant autour d'elle la plus vive sympathie.

III

La vie coula ainsi, pendant des années, sans secousse et sans malheur. Une fois passée, la première nostalgie du public, elle se reprit de passion pour son violon, et, souvent, elle jouait des

heures entières, oubliant tout, se croyant revenue aux beaux jours d'autrefois, aux jours de liberté, de fantaisie et de gloire. Puis, quelque visiteuse arrivait, ou son mari survenait, l'air contrarié de la surprendre ainsi, et elle retombait, du haut de son rêve, dans la morne et banale réalité.

Alors, un immense découragement s'empara d'elle ; pendant des semaines, elle laissait dormir l'instrument. Ses doigts, peu à peu, perdaient leur souplesse, raidis aussi par l'âge qui venait, et quand, d'aventure, elle reprenait l'archet, elle s'arrêtait, comme devant une difficulté insurmontable, aux passages de virtuosité dont elle triomphait naguère avec tant d'aisance et de crânerie, et de longues larmes si écieuses roulaient sur son visage.

Un jour vint où il fallut dire adieu à jamais à l'art adoré. La comtesse, passant d'une chambre dans l'autre, glissa sur le parquet, et fit, sur le seuil de son salon, uno de ces chutes mala broites que l'on ne comprend pas soi-même.

Elle se releva, le poignet droit cassé ; et ce fut l'éternel, l'interminable traitement, l'immobilité rigide dans l'appareil de plâtre. Puis, lorsqu'elle en fut enfin délivrée, la main, d'une blancheur inerte et morte, refusa longtemps tout service, inch dble et raide comme un membre postiche.

C'en était fait : Rosita Rosaria était morte, morte avec son merveilleux talent. Il ne restait qu'une pauvre femme invalide et vieille, — une de celles, il est vrai, que le monde encense et envie, parce qu'elles sont riches et nobles. Mais elle pensait, maintenant, qu'après la longue incompatibilité d'humeur, l'amour s'était éteint chez elle comme chez son mari, pour faire place à une tranquille et mutuelle indifférence ; elle pensait à la destinée qui eût été la sienne, si elle n'avait pas rencontré sur son chemin le comte de Marville. Quelle vie de fièvre artistique, de liberté, d'enthousiasme ! Quelle marche triomphale à travers le monde !

IV

... L'obscurité était complète, à présent, dans le petit salon. Le feu éteint, le violon rentré dans l'ombre ; il faisait noir autour d'elle, noir comme dans une tombe. La comtesse soupira.

— Allons, dit-elle à mi-voix, ce qui est fait est fait ! Il n'y a pas à revenir sur le passé. Et puis, si j'étais restée artiste, ne serais-je pas aujourd'hui aussi sur le déclin ? Je me suis retirée en pleine gloire, cela valait mieux.

Pourtant, elle se leva, prit à tâtons un flambeau sur la cheminée, fit de la lumière, et se dirigea vers un meuble en bois de rose, aux mille tiroirs.

Elle contempla un instant quelques flurs desséchés, reste de ses derniers bouquets ; puis elle prit des journaux, encore des journaux, de toutes langues, de tous pays. À la clarté tremblante de la bougie, elle resta là, longtemps absorbée dans la lecture, le teint animé, le cœur battant plus fort. Elle trouvait tout de suite, sur chaque feuille jaunie, l'endroit où l'on parlait d'elle ; elle relisait plusieurs fois les mêmes passages, s'y arrêtant avec bonheur, comme ceux qui parcourent, après de longues années, un chemin connu et s'attendent à chaque arbre, à chaque tournant, pour y évoquer un souvenir de jeunesse et d'amour.

Lorsqu'elle eut ainsi fait défiler un à un, dans son esprit, tous ses triomphes passés, elle demeura pensive, la tête courbée, les yeux fixes et pleins de larmes.

Et, lentement, presque avec solennité :

— Je ne dois pas me plaindre, murmura-t-elle. Je suis malheureuse : c'est ma faute ! J'appartenais à l'art ; je m'étais donnée à lui tout entière ; pourquoi me suis-je reprise ?... L'art est un maître inflexible, je le savais ; j'ai déserté : il s'est vengé, et moi, j'expie !

JEANNE RIVAL.

BONNES AMES

Elles parlent d'Arthur parti pour New-York. *Ernestine*. — La dernière chose qu'Arthur ait faite à été de m'embrasser.

Pauline. — Quand l'enterre-t-on ?